

Faribault, Minnesota

Serge Bouchard

Numéro 60, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, S. (2015). Faribault, Minnesota. *L'Inconvénient*, (60), 8–9.



FARIBAULT, MINNESOTA

Serge Bouchard



L'actuel premier ministre du Canada, dans une de ses tentatives pathétiques pour inventer la fausse histoire d'un pays en mal de gloire, fêta récemment le deux centième anniversaire de naissance de John A. Macdonald. Voilà un geste malheureux, une insulte à l'intelligence, je dirais même un faux pas. S'il existe un personnage indigne dans l'histoire du Canada, c'est bien cet avocat corrompu, ce politicien raciste qui fut la honte de ses contemporains, un homme sans compassion et sans principes, un voyou en cravate qui eût été sanctionné en des temps moins laxistes. Nous sommes loin des Thomas Jefferson de ce monde, loin des vues politiques élevées et des idées éclairées. Le gouvernement fédéral aura beau signer des campagnes publicitaires faisant l'éloge des Pères de la Confédération, ces « grands hommes » visionnaires et désintéressés qui seraient transportés de satisfaction s'ils voyaient le Canada d'aujourd'hui, personne n'achètera jamais cette distorsion grossière de l'histoire.

La Confédération canadienne de 1867 fut le fait d'une assemblée de développeurs véreux qui cherchaient fortune dans des échafaudages de complots immobiliers et de fraudes économiques réalisés à une échelle qui dépasse l'imagination. Le Canada ne résulte pas d'un grand principe ou d'un élan révolutionnaire. Il a surgi par défaut, à défaut d'idées justement, en face des Américains brillamment affranchis de la vieille Europe. Si les États-Unis ont pris souche à Philadelphie, Boston et Washington, le Canada, lui, est né à Londres, où des hommes serviles et opportunistes vont tirer profit de deux gigantesques scandales. De fait, quelque deux ans après la création du pays, le gouvernement fédéral procédait à une transaction éminemment suspecte : il acheta la Terre de Rupert et le Territoire du Nord-Ouest, propriétés foncières de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de la Grande-Bretagne – on parle du plus gros holding terrien de l'histoire, soit un tiers de l'Amérique du Nord – sans consulter le moindre des habitants de ces vastes espaces, soit 100 000 autochtones installés là depuis des milliers d'années. Cette transaction barbare et brutale allait enrichir une caste britannique de notables intrigants, mais surtout, elle allait entraîner le grand malheur des Métis et des Premières Nations. Elle ouvrait aussi la voie à une magouille plus importante encore : le projet du Canadien Pacifique. Ce chemin de fer fut le plus grand crime économique de notre histoire.

Spéculation foncière, patronage, pots-de-vin... On connaît la chanson.

Cependant, le pire des héritages de Macdonald, c'est le racisme : la répression des Métis, des Cris, des Saulteux-Ojibwés et des Assiniboïnes dans le Nord-Ouest en 1885, la pendaison de Louis Riel et des rebelles cris, la Loi sur les Indiens, les traités frauduleux et non respectés, les réserves indiennes, les politiques pour éradiquer l'indianité – faire mourir les langues et les nations, les mémoires et les cultures amérindiennes –, la loi pour empêcher les Chinois et les Noirs de voter aux élections, l'affirmation explicite de la supériorité de la race aryenne au Canada, le sentiment antifrancophone, la promotion des idéologies radicales des orangistes... Dit autrement, l'étroitesse, la petitesse et la mesquinerie d'un homme de fort mauvais esprit. Go, Canada, go !

Les biographes font dans l'hagiographie quand il s'agit de sauver la face de ce personnage odieux ; on l'excuse en disant qu'il épousait les idées de son époque. Mais cela ne tient pas la route, cette défense est carrément irrecevable. Au temps de John A. Macdonald, il y avait des gens honnêtes, de grands humanistes, des Noirs qui luttèrent pour la liberté et l'égalité, des Amérindiens qui dénonçaient l'injustice des traités, des femmes qui militaient pour les droits des femmes, des libres penseurs qui s'insurgeaient contre les abus de pouvoir, des visionnaires qui voyaient dans le métissage biologique et culturel l'avenir de l'humanité. Il y avait même des alcooliques sympathiques. Ce que n'était pas Sir John. Difficile en effet de glorifier un malotru qui vociférait sa haine raciale en public lorsqu'il avait trop bu, ce qui arrivait souvent. D'ailleurs, avait-il toute sa tête, notre éminent premier ministre, lorsqu'il déclara en pleine Chambre des communes qu'il n'était pas sain que les races aryennes se fusionnent aux autres, tout comme « le croisement d'un chien et d'un renard n'est pas réalisable, il ne peut être et ne sera jamais » ? C'est à ce raciste méprisable qu'on veut donner le titre de père du Canada moderne.

Or, en voici une, en sa mémoire et en son déshonneur, une belle histoire de chiens et de renards : Jean-Baptiste Faribault est né à Berthier, au Bas-Canada, en 1775. Fils de notaire, il reçut une belle éducation. Son père le destinait au monde des

affaires, mais le jeune Jean-Baptiste rêvait plutôt de devenir marin et de faire le tour du monde. Il pratiqua le commerce jusqu'en 1799, se conformant aux ambitions paternelles, puis, trouvant moyen de satisfaire sa soif d'aventure tout en faisant de bonnes affaires, il prit la route de l'Ouest, celle des Pays d'en haut : il allait se lancer dans la traite des fourrures. Il travailla d'abord pour la Compagnie du Nord-Ouest des Écossais de Montréal, ensuite il devint traiteur indépendant dans le grand Ohio, opérant parfois avec l'American Fur Company. Il transita par le poste de Michillimakinac avant de se retrouver au Portage Chicago (Kankakee) durant les années 1800, ces temps glorieux de l'expédition de Meriwether Lewis et de William Clark. À Chicago, il se familiarisa avec la culture des Potawatomis et apprit leur langue, qui est de souche algonquienne. Il fraternisa aussi avec les Sacks, les Miamis et les Outagamis. À cette époque, il a certainement connu les familles Viau, Grignon, Beaubien et Langlade, représentantes des grands clans métis de l'Illinois et du Wisconsin, chacune appartenant à un réseau complexe de mariages au sein de toutes les nations amérindiennes de ce coin de pays.

Vers 1810, on retrouve Jean-Baptiste à Prairie du Chien, parmi les Ojibwés, mais aussi parmi les Sioux winnebagos (Dakotas medawanktons). Ajoutant des cordes à son arc multiculturel, il apprend à parler la langue siousse et il la parle très bien. Il épouse une femme de la nation, une Métisse nommée Pélagie Ainse, avec laquelle il aura huit enfants métis. À cette époque, ses relations avec les Winnebagos lui assurant un bel avantage sur ses concurrents américains, ses affaires sont prospères. En plus de faire la traite des fourrures dans les hautes terres du Mississippi, il est associé avec Julien Dubuque dans le commerce du plomb sur le marché de Saint Louis. La guerre de 1812 vient perturber ses opérations. Il refuse de rallier les forces britanniques, préférant rester dans le camp des Américains. La paix revenue, il s'établit encore plus à l'ouest, à Mendota, dans ce territoire qui va devenir l'État du Minnesota, sur le site de la future ville de Saint Paul.

Jean-Baptiste Faribault est à présent un citoyen illustre, riche et respecté, un homme éduqué qui parle français, anglais, algonquin, sioux, et qui fréquente aussi bien Dieu que Manitou et Wakan Tanka. Il sera le patriarche d'une grande lignée métisse dans l'Ouest. Son fils Alexandre, un bel homme au teint foncé, se mariera comme son père avec une femme siousse et deviendra un homme politique éminent dans le pays. Crédible auprès des Américains comme auprès des Sioux, il sera interprète et négociateur de paix. Il fondera une ville, Faribault, à quatre-vingts kilomètres au sud de Minneapolis-Saint Paul.

Regardez attentivement la photographie incroyable de cette famille ; ce père, ce fils, ce petit-fils. Vous verrez un Canadien français se transformer en Sioux, et ce Sioux engendrer, une génération plus tard, les traits d'une toute nouvelle nation. La photo date de 1850, on y aperçoit Jean-Baptiste Faribault, l'aïeul, alors âgé de soixante-quinze ans. Voici donc un homme du 18^e siècle, un explorateur, un passeur culturel, un créateur de mondes qui avait probablement connu le coureur de bois Beaudette, lequel donna aussi son nom à une petite ville du Minnesota. Ce Beaudette avait-il déjà pris un verre de whisky à la taverne de Pierre Parent, le borgne dit

Ceil de Cochon, dont le sobriquet avait inspiré le nom d'un trou perdu au confluent de la rivière Minnesota et du fleuve Mississippi – *Pig's Eye* – qu'un prêtre catholique, par souci de morale chrétienne, allait rebaptiser Saint Paul ? Et que dire de tous ces toponymes, le Lac qui Parle, le lac Pépin, le Comté de Mille Lacs, la Traverse des Sioux, la rivière Roseau, la rivière Pomme de Terre, que dire de tout l'héritage franco-canadien du Minnesota d'aujourd'hui ? Minnesota est un mot sioux-lakota qui se traduit par « le petit brouillard blanc qui monte de la rivière ». C'est la mémoire des hommes libres, les fantômes de tous ces esprits entreprenants, c'est leur soif d'aventures qui s'évapore dans l'air du temps.

Le destin des Faribault a croisé celui des Sioux lakotas, il a croisé aussi celui des Noirs américains, esclaves et affranchis. Le vieux Faribault a certainement connu Jean-Baptiste Point du Sable, le fier mulâtre francophone, fils d'un Canadien français et d'une femme originaire de Saint-Domingue, qui fonda Chicago. Et peut-être aussi George Bonga, le Noir libre et fort éduqué qui avait vécu à Montréal et qui fut une figure légendaire dans la traite des fourrures parmi les Ojibwés du Wisconsin et du Minnesota. Il a sans doute vu passer la plupart des premiers colons francophones de la région, les Hypolite Dupuis, Joseph Laflèche, Henri Picotte, Toussaint Charbonneau, peut-être même Gabriel Franchère ? Allez savoir. À tous mes amis camionneurs qui sillonnent les routes du Minnesota : rappelez-vous que la devise de cet État américain est L'Étoile du Nord, en français sur le blason.

John A. Macdonald détestait tous les Faribault de ce monde. Leur descendance résultait à ses yeux d'un croisement entre des chiens et des renards. Il les méprisait et souhaitait les voir disparaître de la surface de la terre au profit de bons colons blancs, protestants et anglophones. Contre le rêve aryen de ce triste sire se dressaient les histoires de tous ces précurseurs de l'Ouest, du Minnesota à la Saskatchewan en passant par le Dakota, et de Saint-Boniface à Edmonton, et de la Colombie-Britannique jusqu'au grand Oregon, l'écho de leurs chants résonnant le long du beau fleuve Columbia. Cent cinquante ans plus tard, notre premier ministre Stephen Harper, digne successeur de Macdonald, est loin de retenir cette mémoire, encore plus de la célébrer. Son Canada ne reconnaît ni les luttes, ni l'apport de gens comme Piapot, Gros-Ours, Esprit Errant ou Poundmaker ; son Canada ne célèbre pas Gabriel Dumont, Marie-Anne Gaboury, Thanadelthur, François Beaulieu ou James Douglas ; et quelle place fait-il aux Siksikas, aux Assiniboines, aux Cris, aux Kootenays, aux Dénés du Nord ? Cette mémoire, il a fallu l'effacer, comme il fallait effacer l'existence même de ces mondes métis et sauvages que la bonne société ne pouvait accepter.

Je ne sais pas pourquoi, mais quand il s'agit de me réjouir en face de notre histoire, je préfère Faribault, Minnesota, à tous les Kingston et autres Regina et Victoria de monsieur Macdonald. ■